

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SITUATION RELIGIEUSE DU MONDE.

De toutes les questions, la question religieuse est la première. Elle tient le premier rang dans le domaine de l'intelligence : l'économie sociale repose sur elle, et seule est le lien qui, d'un bout de l'univers à l'autre, puisse rassembler les hommes. Tous les autres nœuds se relâchent : les intérêts se divisent ; les institutions s'oublient ; les relations de famille s'éteignent. Seule, la communauté de foi survit à tout, et elle semble même emprunter à l'absence de tout autre élément d'union une force et une énergie plus invincibles.

Jamais peut-être cette question ne se présente avec une plus imposante gravité ; jamais le spectacle du monde, envisagé des hauteurs du christianisme, ne parut plus majestueux et plus fécond en sérieux enseignemens. Le présent est plein d'incertitudes, l'avenir plein de mystères ; c'est à la foi d'illuminer ces ténèbres.

Une profonde ligne de démarcation sépare le genre humain : d'un côté le monde chrétien, de l'autre le monde anti-chrétien.

Le monde anti-chrétien comprend deux vastes catégories religieuses : le *paganisme* et *l'islamisme*.

Dans le paganisme on trouve ; les rares peuplades des deux Amériques, pauvres et proscrits que les savans ne protègent pas, que les forêts ne peuvent plus cacher, et que n'abritent pas plus leurs *manitous* vermoulus contre les courageuses entreprises des apôtres de la foi chrétienne, que leurs têtes contre les balles des Européens ; — les nègres d'Afrique qui voient leurs brûlantes solitudes traversées par les marchands occidentaux, et dont le fétichisme grossier ne résiste pas devant la prédication des missionnaires, surtout devant l'ardente parole de leurs compatriotes, consacrés prêtres de Jésus-Christ ; — les hordes vagabondes de la Tartarie, qui écoutent avec étonnement la voix de l'apôtre rappelant au milieu de leurs camps des traditions à peine effacées et renouant avec les moines du XIII^e siècle la série des enseignemens catholiques ; — enfin les tribus sauvages de l'Océanie où le catholicisme trouve ses plus récents et ses plus beaux triomphes.

Puis les deux grandes nations autrefois si puissantes, maintenant si affaiblies : l'Inde, que les fers des Anglais ont rivée dans la servitude, et qui ne soulève sa tête languie par cinquante siècles de débauches, que pour entendre au loin le bruit des armes européennes, ou pour admirer les nouvelles leçons de la vérité chrétienne ; — la Chine, épouvantée, tremblante sous le canon anglais qui bat ses murailles séculaires ; la Chine qui ne trouve plus de ressources ni dans son intraitable orgueil, ni dans l'aveugle matérialisme de sa religion.

L'islamisme, poursuivi dans les plaines et les monts d'Algérie ; réfugié derrière la barrière de l'Atlas, menacé en Egypte par les croisières des chrétiens ; ruiné en Syrie par l'effort des populations qui revendiquent leur foi indépendante, expirant en Turquie, et comme son pâle souverain, mourant de débauche et de honte ; n'attendant qu'une dernière convulsion pour tomber en poussière, abandonné à la merci des peuples qu'il fit trembler autrefois ; ne vivant plus en Perse que sous le bon plaisir, déchiré au dedans par les luttes des nationalités se redressant ; usé et perdu aux yeux mêmes de ses sectateurs qui n'ont plus foi au prophète et pour qui le nom d'Allah a perdu son prestige ; l'islamisme s'en va succombant partout et partout désespéré. Il n'y a pas en lui plus de ressources que dans le paganisme ; il y en a moins peut-être et les jours de grâce qui lui sont accordés encore ne peuvent plus se prolonger, le temps de la justice est venu.

Cette justice, ce sont les chrétiens qui la feront ; mais comment, à quel titre et sous quelles conditions ?

Il y a dans le monde chrétien deux sortes de populations : les catholiques et les non-catholiques.

Parmi les non-catholiques, sont les protestans de toute Eglise et de toute confession, et les schismatiques.

Les schismatiques sont Grecs et Russes.

La Grèce a de glorieux souvenirs : c'est ce qui l'a sauvée, c'est ce qui l'a constituée, c'est ce qui lui assure une existence nationale. Elle a une grande plaie, funeste héritage de ses pères, l'esprit de division et de schisme. C'est un fléau pour elle ; c'est ce qui l'affaiblit au dedans, ce qui la met en défiance et en suspicion vis-à-vis des puissances étrangères.

La Russie est le plus redoutable empire continental du monde chrétien. — Avec des ressources immenses, avec un appareil de forces redoutables

elle est ruinée par deux principes dangereux : l'insubordination de son aristocratie, et le despotisme religieux de son empereur. — Pendant que les boyards conspirent et se révoltent, le czar prenant foi dans son infailibilité, porte une main sacrilège sur la conscience de ses sujets, et sur la liberté de l'Eglise catholique.

Malheur aux princes quand les fumées de l'orgueil obscurcissent ainsi leur entendement ! — Et pourtant si la Russie voulait le comprendre, quel rôle ne pourrait-elle pas jouer dans le monde ! si elle savait accepter et saisir le dessein que Dieu lui offre, et si elle daignait y répondre, quelle mission civilisatrice n'a-t-elle pas à exercer sur les contrées asiatiques ! Suzeraine des races slaves, merveilleusement placée à l'orient de l'Europe pour le contenir et le commander, elle voit ouverte devant elle la vieille terre d'Asie, et elle n'a qu'à s'avancer pour recueillir une large moisson de gloire et de grandeur ! Entendra-t-elle l'appel d'en haut qui la convie à cette destinée ? Saura-t-elle demander au maître des rois le principe de vie et de lumière dont elle a besoin pour cela ? (1)

Les autres dissidens, les protestans occupent une partie de l'Europe et de l'Amérique.

Aux Etats-Unis, l'esprit public marche au catholicisme. La constitution, les cités, les familles sont travaillées par l'élément chrétien, qui fait une libre invasion au milieu des sectes expirantes. Il n'y a d'espoir pour le gouvernement ébranlé, il n'y a de ressources pour l'ordre social en dissolution, il n'y a de remède pour les vicieuses et cruelles habitudes de ce peuple, que dans le principe de charité, de justice et de douceur qui est le fonds du christianisme.

En Europe, les royaumes du Nord, la Hollande et la Prusse retentissent des justes réclamations des catholiques. La Suède obéit sans affection aux traditions des Gustave Wasa ; la Hollande, sans attachement direct au protestantisme, semble portée à la tolérance, à la faveur peut-être pour le catholicisme. Une ère nouvelle paraît dater en Prusse de l'avènement du nouveau roi. Il faut espérer que le temps ouvrira les yeux des princes et des peuples sur leurs vrais intérêts, et qu'ils chercheront enfin avec sagesse et simplicité à abaisser les barrières qui divisent leurs propres familles, et qui les séparent de leurs alliés les plus naturels.

L'Angleterre jette enfin en arrière un regard de repentir : elle se rappelle qu'elle aussi fut *l'île des Saints*, et elle cède à un mouvement impérieux. D'immenses progrès se font chaque jour : l'émancipation de l'Irlande a consacré, par un acte de solennelle justice, le commencement d'une époque de régénération. De grandes destinées peuvent être réservées à l'Angleterre, et elle peut être appelée en Asie à remplir une mission de propagande chrétienne qui rachèterait son passé et assurerait son avenir.

Restent les peuples catholiques dans les deux hémisphères. En Amérique, les Etats nouveaux qui se forment expirent dans le sang et les discordes les cruautés dont leurs pères se sont souillés aux jours de l'occupation. L'Amérique catholique subit une pénible transformation. Il y a néanmoins de l'avenir dans ce châtimement d'en haut. Mais il faut que l'ordre se rétablisse dans le chaos ; il faut, là encore, que la puissance orthodoxe soit appelée pour reconstruire ces sociétés nouvelles. En Europe, de graves devoirs sont imposés aux nations catholiques. Fidèles soutiens de la vérité, il faut qu'elles donnent de grands exemples au monde, d'une part en la faisant triompher chez elles, de l'autre en la répandant à profusion sur leurs frères.

C'est ainsi que l'empire d'Autriche, héritier des souvenirs et des traditions du second empire d'Occident, doit réunir sous la haute influence du sceptre de Charlemagne tous les peuples de l'antique Germanie, et former au centre de l'Occident ce corps majestueux, revêtu de force et de grandeur, destiné à contenir par le respect les puissances voisines, et à servir de lien entre les Slaves régénérés et l'empire dont la France doit un jour être la souveraine. — Mais pour conquérir ainsi cette calme et digne prédominance, il faut que l'Autriche sache renoncer à ces mauvaises tendances qu'elle tient de Joseph II ; qu'elle entre dans une voie large, franche et droite de soumission à la foi, qu'elle assure à l'Eglise catholique sa nécessaire indépendance.

Assise au milieu de la mer intérieure comme sur un roc inébranlable, la chaire de saint Pierre domine l'Italie et surveille le monde. Que sous la bé-

(1) Il y a près d'un an que cet article fut publié. Bien des changemens se sont opérés en Russie depuis cette époque.

nite influence du Père commun des fidèles, que sous la protection et la garantie de la chrétienté tout entière, une noble liberté reste acquise à la vieille terre de l'Empire romain ; et qu'autour du siège pontifical, elle reste semblable à un terrain consacré et inviolable.

A l'Occident se présente le royaume de France, la terre de St.-Louis et de Louis XIV : à elle, la domination de toute cette partie du globe ; à elle le contre-poids de la Russie, à elle la balance de l'Angleterre, à elle la suprématie de l'intelligence, des lettres et des arts : fille aînée de l'Eglise, qu'elle soit l'épée de St.-Pierre ; qu'elle soit le défenseur et le gardien de la foi ; qu'elle envoie ses missionnaires sur toute la face du globe, qu'elle refoule au loin l'Islamisme et qu'elle fasse de la Méditerranée un lac chrétien : qu'elle règne par l'ascendant de la civilisation : qu'elle domine par sa soumission et par sa docilité ; qu'elle serve partout et toujours les intérêts de l'Eglise et qu'elle soit dans les conseils de l'Europe le représentant de la cause catholique.

Entraînée par cette heureuse influence, la Péninsule, libre et unie à la France par d'indissolubles liens, nous suivra dans cette ligne, et partagera notre grandeur et notre gloire. Sur la côte d'Afrique, en Egypte, en Syrie, les Etats nouveaux que fondera bientôt le catholicisme, fleuriront sous la protection du drapeau français, et formeront autour de lui une confédération digne de sa puissance et nécessaire à la paix du globe ! Forte et unie au dedans, puisant dans son attachement fidèle aux doctrines de la vérité, une vie, et une énergie toute nouvelle, reconstituée dans l'ordre et dans le repos, la France peut encore espérer d'heureux jours ; mais il faut que, semblable à son premier fondateur, elle baisse humblement la tête sous le baptême salutaire, et qu'elle lave dans les eaux de repentir ses souillures et ses crimes.

Tels nous est apparu le monde, telles sont les destinées que nous ambitionnons pour le genre humain. *Unité dans la vérité*, voilà selon nous le dernier terme de nos longues agitations, le seul remède de nos cuisantes douleurs. Puisse la Providence réaliser nos vœux !

Certes, nous n'osons espérer qu'une harmonie pareille règne jamais dans l'humanité. A voir surtout les hommes et les choses de notre temps, à considérer les maux immenses qui désolent le corps social, les éléments de ruine et de destruction qui travaillent tous les peuples, l'esprit ne peut se défendre d'une grande terreur et d'un profond découragement. Et nous-mêmes nous sentons bien que nous venons en quelque sorte de retracer un rêve.

En effet, le règne absolu de l'ordre ici-has est une chimère et la perfection n'a pas été donnée en partage aux sociétés humaine.

Faut-il désespérer cependant ? — Non : pour des catholiques, l'espérance est une vertu, un devoir ; — et si la perfection est rarement obtenue, toujours elle doit être ambitionnée ; toujours elle doit se présenter comme l'invariable but de tous les efforts.

D'ailleurs, il fut une époque, temps de troubles, de guerres, de divisions cruelles ; temps où les passions agitaient violemment les hommes, et où les natures énergiques et grossières se heurtaient avec courroux, et où cependant un sentiment généreux dominait toutes les passions, domptait toutes les haines, et s'élevait au dessus des clameurs belliqueuses. Il fut une époque, et nos pères se lèveraient de leurs tombes pour l'attester, où l'intérêt chrétien dominait tous les autres ; où les nations civilisées, libres dans leur action particulière, mais unies par la communauté de foi et de croyances, formaient, sous l'égide de la religion, une vaste fraternité. C'était l'œuvre de Charlemagne, de Grégoire XII et de saint Louis. C'est un temps pareil que, dans nos convictions de chrétien, nous osons souhaiter au monde.

Union Catholique.

L'article suivant ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs : nous avons tant de fois entendu vanter des vertus douteuses, des héroïsmes sans gloire, des vices quelque fois, qu'il nous a paru heureux de donner, sur le sujet que traite l'*Univers*, les opinions du *National* lui-même, l'organe, comme on sait, du parti *ultra-libéral* ; mais en même temps un des journaux les plus puissamment rédigés de la capitale.

Nous pensions connaître la solidité morale et philosophique du *Journal des Débats* ; mais cette célèbre feuille n'a jamais achevé de prouver au monde en quelle profondeur de mépris elle tient ses opinions, bonnes ou mauvaises, et veut qu'on la descende elle-même. Après avoir, dans l'occasion, produit des articles, des toises et des myriamètres d'indignation contre la secte hideuse des assassins politiques, — phénomène effroyable, qui est un des faits caractéristiques de notre histoire et de notre honte depuis dix ans, — le *Journal des Débats*, oubliant tout à coup ce qu'il a dépensé d'éloquence, de considérations morales, de plaisanteries même, au sujet des Fieschi, des Ali-baud, des Morey, des Meunier et de leurs nombreux apologistes, s'est avisé de faire à son tour avant hier, à propos de Charlotte Corday, une petite justification de l'assassinat. Un journal reproduit et recommande à l'attention de ses lecteurs les lignes suivantes, extraites de la feuille où moralisent tour à tour MM. Janin, Cuvillier-Fleury, Michel Chevallier, F. Barrière, etc.

«.....Tel a été l'héroïsme de Charlotte Corday. Ce n'est pas ici le lieu de l'apprécier en casuiste ; la politique a pu le condamner comme inutile, mais la morale ne peut que s'humbler. L'assassinat de Marat prouve que la morale de l'école est impuissante à classer rigoureusement les actions humaines ;

toujours elle verra l'énergie des grandes âmes et l'irrésistible empire des circonstances briser le cercle de ses systèmes et reculer en quelque sorte les bornes de la vertu. L'héroïsme est une anomalie insaisissable au même titre que le génie. De même que, dans l'ordre intellectuel, il n'y a souvent qu'un pas du génie à l'extravagance, de même, dans l'ordre moral, il n'y a souvent qu'un pas de l'héroïsme au crime. Il y a la morale classique, la morale des âmes et des circonstances communes, celle pour laquelle la sagesse de l'école a fait la règle : *In medio virtus* ; mais il y a la morale héroïque, la morale des âmes et des temps extraordinaires, celle pour qui le cœur humain a fait la devise : *Virtus in extremis*."

Cette doctrine a inspiré au journal qui la relève des réflexions fort sages, et d'autant plus méritoires que ce journal n'est autre que le *National*.

« On ne sait, en vérité, s'écrie-t-il, si l'on doit rire ou s'indigner en lisant de pareils sophismes écrits d'un aussi étrange style. Ainsi, pour les docteurs des *Débats*, il y a des morales à toutes les tailles comme des bottes et des habits, des vertus appropriées à tous les tempéramens comme les mots d'une carte de restaurateur : et c'est un journal qui se prétend l'organe des idées d'ordre et de conservation qui émet ces doctrines ! Cessez donc de vous étonner que les consciences chancellent, que les âmes hésitent, et que la probité semble une duperie. Vous avez le secret de cette corruption qui envahit nos mœurs et porte la dissolution au sein même de la société. La morale des âmes communes, la morale classique, celle que nous sommes habitués à respecter, irait mal aux géans qui gouvernent la France. Il leur faut la morale héroïque, et c'est pour ne l'avoir pas comprise que vous vous révoltez chaque jour contre leurs actes et leurs maximes. Esprits mesquins et stationnaires, ne saviez-vous pas qu'ils avaient reculé les bornes de la vertu ? »

Le *National* n'aurait peut-être pas ressenti tant de zèle pour la morale commune, si le *Journal des Débats*, au lieu de tomber lourdement sur l'exemple de Marat et de Charlotte Corday, avait seulement introduit dans sa thèse imbécille, — cette titubation d'un rhéteur ivre de sophisme, ne mérite pas d'autre épithète, — les noms de Karl Sand et de Kotzebue. Cependant, félicitons le *National* de sa vigoureuse sortie, — et admirons l'effet de ce coup de plume, qui nous amène à voir le journal républicain contestant au journal dynastique la légitimité de l'assassinat !

La partie du *National* serait belle s'il voulait la jouer ; néanmoins, on peut parier que le *Journal des Débats* ne la tiendrait pas pour perdue. Le *National* saurait prouver, nous n'en doutons pas, avec beaucoup d'éloquence, et avec le plus grand dédain pour ses adversaires, que l'assassinat n'est jamais permis, même sur le plus détestable et le plus accusé des tyrans. Il ferait voir clair comme le jour, que tous les crimes, que la plus infâme perversité, que la frénésie d'une bête feroce dans le cœur d'un homme, n'autorisent pas le premier venu à s'instituer le juge de cet homme, et à plonger dans ce cœur un poignard ; il dirait que l'intérêt de la patrie n'est qu'un prétexte dont chacun peut s'armer pour commettre les forfaits les plus hideux ; il invoquerait les lois divines et humaines, il produirait des textes ; il citerait enfin le *Journal des Débats*.

Mais le *Journal des Débats* ne serait point lent à la réplique. Avec cette bonne grâce de collègue qu'il sait mettre à tous ses exercices, il sortirait lestement de la morale commune, où l'on sait qu'il n'est pas attaché par des liens doubles, et trouverait bientôt une religion électorale, où il démontrerait que l'assassinat est permis, que dis-je ? est bon, pourvu que ce soit une grande âme qui veuille bien y avoir recours ; et si on le poussait un peu, il rencontrerait encore sans peine un syllogisme ou un dilemme, au choix des amateurs, qui ferait voir assez nettement que les petites âmes aussi peuvent s'en passer la fantaisie. Car enfin (supposez qu'il parle), pourquoi donc la petite âme n'aurait-elle pas les privilèges de la grande ? N'est-elle pas une âme aussi ? ne souffre-t-elle pas, n'aime-t-elle pas, n'est-elle pas opprimée comme la grande ? Ne peut-on pas lui persuader, contre le sujet à assassiner, tout ce que l'on veut qu'elle croie ? Nous lui ferons lire les articles solides que Pepin faisait lire à Fieschi, et une fois qu'elle sera persuadée, ce sera comme si cela était ; et elle aura justement tous les droits de la grande âme, qu'on ne pourrait lui refuser sans injustice. Mais quelle est cette aristocratie des âmes que l'on prétend créer ? Il n'y a pas de grande âme, il n'y a pas de petite âme, peut-être même qu'il n'y a pas d'âme du tout, et je crois l'avoir déjà démontré, et je veux le faire voir encore. Et il ne sera pas inutile nécessaire d'y employer Michel Chevallier ; Janin suffira. Ici, Janin ! N'est-ce pas qu'il n'y a pas d'âme ? qu'il n'y a que des citoyens, et qu'une justice *in extremis*, au moyen de laquelle chacun peut tuer le tyran ! Eh ! quand il est permis de calomnier le tyran pour se faire des rentes ou pour accrocher une croix d'honneur, je voudrais bien que l'on prouvât qu'il n'est pas permis de le tuer pour quelque autre dessein... surtout si l'on peut le faire sans exposer soi-même sa chère peau. Allez Janin ; soyez éloquent, soyez aimable ; conservez la bonne renommée du journal et la vôtre ; parlez leur latin, mon ami, citez-leur des textes, — vous en trouverez dans le *National* qu'il ne vous sera pas nécessaire de trouver beaucoup.

Ainsi ces rares esprits, ces habiles gens, pourraient, s'ils voulaient s'en donner la peine, faire admirer leur aptitude à soutenir le pour et le contre. Mais à quoi bon ? L'on sait déjà qu'ils savent manier les principes, et que chacun s'exerce, dans son arsenal, aux armes favorites de l'ennemi. Apartout, ce n'est pas l'assassinat que l'on met en discussion. L'assassinat, pour eux, reste au nombre des choses neutres ; la question entre ces

grands moralistes n'est point de savoir si on peut assassiner. Réduit à ces termes, que le *Journal des Débats* pose crûment, comme un rhéteur en débauche, et que le *National*, avec plus d'adresse s'est contenté de laisser deviner dans les nombreuses occasions qui se sont présentées, le litige est à la solution des bandits, des athées, des âmes brutales ou folles, qui ne croyant dans la vie qu'à leurs passions et hors de la vie qu'à leur néant, se décident, pour un peu de vin ou pour un peu de renommée, à contenir par un meurtre, c'est-à-dire par l'un des plus abominables crimes qui se puissent commettre sur la terre, des haines qu'on leur fait bien éprouver, mais que souvent elles ne comprennent pas.

Voilà donc où en sont tous ces réformateurs, tous ces philosophes tous ces fiers mortels, qui ont entrepris de supprimer du monde, comme de leur âme et de leurs desseins, l'idée de Dieu et de la justice de Dieu. Dans la nuit hideuse où il se sont plongés, voilà sur quelles bases ils instaurent des lois pour l'avenir. Ces institutions de leur délire ressemblent à l'instrument sur lequel plusieurs d'entre eux les appuient : il n'y a de libre et de facile que le jeu du couperet ; de même que leurs libertés ont les mains pleines de chaînes, leur morale est armée d'un poignard !

NOUVELLES RELIGIEUSES

—On lit dans l'*Ami de la Religion* au sujet du voyage à Londres de Mgr. de Nancy.

En annonçant le départ de Mgr. l'évêque de Nancy pour l'Angleterre, nous nous sommes abstenu de révéler le but de son voyage. Mais, puisque ce but si noble est indiqué par d'autres organes de la presse, nous croyons pouvoir le faire connaître à nos lecteurs.

La mission que Mgr. de Forbin-Janson est allé remplir à Londres, est digne de son caractère si élevé, et de sa charité inépuisable.

Pendant les quatorze ou quinze mois que le prélat a passés à évangéliser plusieurs contrées de l'Amérique, et en particulier les diocèses catholiques du Canada, il s'est acquis parmi les peuples de ce dernier pays une telle renommée de vertu et de bonté, ses prédications y ont opéré de si heureux effets et tant de conversions, qu'une confiance sans bornes s'est attachée à son nom, et que les Canadiens le regardent comme un sauveur à qui rien n'est impossible. Or, on sait qu'à l'époque où il était parmi eux, les troubles de la colonie avaient attiré sur un grand nombre de ses habitans beaucoup de malheurs et de condamnations politiques. C'est à lui qu'ils ont songé dans leur péril et leur détresse ; c'est vers le prélat qui les avait tant édifiés qu'ils ont élevé les yeux et les mains, le priant de se rendre leur intercesseur auprès du gouvernement anglais, afin d'obtenir leur grâce, ou de faire du moins adoucir les peines prononcées contre eux.

Une telle mission ne pouvait manquer de convenir au cœur le plus généreux et le plus charitable qui pût être choisi pour la remplir. Mgr. de Forbin-Janson n'a point délégué. A peine de retour en France, il s'est acheminé vers Londres pour ce saint pèlerinage. Sa touchante démarche et ses vives instances ont déjà produit un bon effet, et disposé favorablement les cœurs pour les diens qui ont eu la salutaire pensée de se mettre sous sa protection. On a l'espérance qu'il n'échouera pas dans sa noble tentative, et qu'au contraire elle sera couronnée du plus heureux succès.

—Voici ce qu'on lit dans le *True Tablet* du 1er. Oct.

Visite de l'évêque de Nancy au Mont St. Bernard dans le comté de Leinster.

Dimanche 19 Septembre dernier, le vénérable et très aimable Evêque de NANCY LE COMTE DE FORBIN JANSON, visita le monastère de St. Bernard dans le comté de Leinster (Charwood-Hill) et édifia et réjouit beaucoup la communauté par sa paternelle et intéressante conversation. Il est un ami zélé et ardent de cet ordre tant en France qu'en Amérique. Il a apporté l'agréable nouvelle que le général de cet ordre (l'abbé de la Trappe de Montagne) doit envoyer un certain nombre de ses religieux à Alger pour y fonder une ou deux maisons de son ordre, et cette fondation doit se faire aux frais du gouvernement Français. Sa seigneurie après en avoir témoigné le désir, visita de nouveau le monastère le lendemain et y célébra la Ste. Messe en présence de toute la communauté. Immédiatement après la communion le St. Prêlat adressa en français à la communauté un discours paternel et qui fit beaucoup d'impression. Nous allons essayer de donner les principaux traits de cette allocution, autant que notre mémoire pourra nous les rappeler, quoique nous appréhendions de ne pouvoir rapporter exactement ce discours si beau et si plein d'affection. Sa Seigneurie parla en ces termes : Il dit qu'il ne pouvait pas exprimer le bonheur qu'il ressentait de se trouver au milieu de cette communauté, qu'il se sentait fortement pressé de leur adresser quelques mots d'édification, surtout au moment où il venait d'offrir au Père Eternel l'adorable victime pour le bonheur et le bien-être de cette digne communauté. Il lui semblait, a-t-il dit, que ces religieux avaient été placés sur ce site élevé par une disposition particulière de la sagesse divine, et pour un but et une fin encore plus élevés que leur position naturelle ne semblait l'indiquer ; qu'ils étaient placés dans cette position élevée, pour être, selon les desseins de la providence, comme une lumière brillante sur cette montagne, pour éclairer tout ce qui les environnait et faire briller leur éclat aux yeux de leurs compatriotes qui depuis 300 ans étaient assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Il dit que la pratique des préceptes et même des conseils évangéliques s'accomplissait dans le 19^e. siècle aussi bien que

dans les commencemens du christianisme, et qu'il était aussi important et aussi possible aujourd'hui qu'alors, à l'homme de marcher dans la voie étroite qui conduit à la vie. Il lui semblait qu'ils (les religieux) étaient les heureux avant coureurs de la paix, pour annoncer aux trois royaumes la bonne nouvelle du salut, et comme un gage que ces royaumes autrefois si fertiles en sainteté allaient être de nouveau unis au centre de l'unité, le royaume spirituel de J.-C. Il les regardait comme la portion choisie du troupeau de J.-C., destinés, non pas à porter la nouvelle du salut aux pays lointains, mais cependant comme un puissant corps auxiliaire pour amener toutes les nations de la terre à la connaissance et au culte de J.-C. Ils étaient comme autant de *Moyse sur la montagne* levant les mains dans une prière continuelle, pendant que Josué et son armée remportait la victoire, mais cette victoire était souvenue le résultat des prières que d'humbles serviteurs de Dieu méprisés du monde, offraient au Tout-Puissant du fonds de leur obscure solitude. C'est ainsi que nous lisons qu'une humble et sainte fille Catherine, vivant dans le 16^e. siècle, obtint de Dieu par ses prières la conversion et le salut d'un plus grand nombre d'âmes que St. François Xavier par toutes ses prédications. Sa Seigneurie considérait donc ces religieux comme étant établis par Dieu pour être un puissant secours pour ceux qui étaient engagés dans le ministère de la prédication tant dans les pays étrangers que dans leur propre pays ; il les considérait dans leur heureuse solitude comme le peuple privilégié de Dieu, et par leurs saints exercices de prière et de travail manuel, ils lui paraissent mener une vie semblable à celle de nos premiers pères dans le paradis terrestre où ils avaient reçu de Dieu l'ordre de cultiver la terre ; que la seule différence qui existait entre nos premiers pères et eux était que les travaux des premiers étaient sans fatigue et que les leurs, quoique de même nature étaient accompagnés de l'esprit de pénitence. Oh ! que vous êtes heureux, mes chers frères, a-t-il dit, d'avoir été choisis de Dieu pour être toujours en sa présence dans son sanctuaire. Continuez donc à jouir de votre bonheur inexprimable, et que le Dieu de miséricorde répande sur vous ses plus précieuses bénédictions. Qu'il fasse que les branches de cet humble établissement s'étendent dans toutes les parties du royaume ; qu'il vous fasse croître et multiplier, et qu'il lui plaise de vous donner par mes mains une bénédiction toute spéciale." Il les assura que la circonstance particulière qui l'avait amené au milieu d'eux, lui évêque de l'Eglise de Dieu, et venu d'une grande distance, lui évêque et ami particulier de leur ordre tant en France que dans les autres parties du monde c'est qu'il était intimement lié avec les supérieurs de leurs différentes maisons ; que cette circonstance, dit-il, était une assurance que le Dieu souverainement bon voulait, par son ministère, leur accorder une bénédiction spéciale. S'étant ensuite recommandé à leurs prières, Sa Seigneurie donna à la communauté sa bénédiction solennelle. Après la messe, il fut conduit processionnellement par toute la communauté à la chambre où l'attendait un modeste déjeuner. Sa Seigneurie alla ensuite, accompagnée de quelques religieux, visiter le nouveau monastère et en témoigna hautement satisfaction, il exprima le grand plaisir qu'il éprouvait de se trouver au milieu de cette humble communauté et le regret qu'il avait d'être obligé de s'en séparer si tôt ; puis il prit congé de ces bons religieux en leur promettant de revenir une autre fois passer avec eux 10 à 15 jours.

ROME.

—Sa Sainteté a daigné honorer d'une visite, au couvent de Saint-Marcel, S. Em. le cardinal Rivarola, qui vient d'essuyer une longue maladie. Après s'être entretenu longtemps avec le cardinal, Sa Sainteté a bien voulu admettre au baise-mains des pieds toute la communauté des Servites.

—Par suite de la promotion de Mgr. Corsi à la pourpre, la dignité de primicier du chapitre de la basilique de Sainte-Marie, reine du ciel, *in monte Santo*, était restée vacante. Le prince Marc-Antoine Borghèse, usant de la faculté à lui accordée par les papes Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII, y a nommé Mgr. Etienne Bruti, prélat de la maison du Saint-Père, et membre de la consulte. Ce prélat a pris solennellement possession de sa nouvelle dignité.

—Le souverain pontife, ayant résolu de se rendre à Civita Vecchia pour visiter les fortifications du port, est parti de Rome le 17 septembre au matin. Arrivé à Paolo, il y reçut les hommages des principales autorités de la province ; puis, il continua sa route vers la ville, où son approche était annoncée par des salves d'artillerie. Bientôt accourut vers lui une troupe de jeunes gens, qui obtinrent de trainer eux-mêmes la voiture de leur bien aimé souverain.

—Aux portes de Civita Vecchia, les clefs lui en furent présentées par Mgr. Amdori-Piccolomini, président d'armes ; puis, Sa Sainteté se rendit à la cathédrale, où, après avoir prié et reçu du cardinal Pianetti, évêque de Viterbe, la bénédiction du saint-sacrement, elle admit, dans la sacristie, à se baisser les pieds le clergé et les autorités civiles et militaires. Ensuite, le pape se dirigea vers le palais de la délégation, et de là, du haut du balcon, il bénit le peuple. Le soir, il fit une excursion en mer, accompagné des cardinaux Tosti et Pianetti.

Le dimanche suivant, anniversaire de sa naissance, que saluèrent 104 coups de canon, le saint-père entendit la messe dans la cathédrale ; puis, il se rendit au port avec son cortège accoutumé, dont faisait partie Mgr. Di-Pietro, archevêque de Bérite, nonce apostolique à Naples, visita les diverses fortifications, et témoigna à ceux qui en sont chargés, sa haute satisfaction de l'état des travaux. Pour célébrer ce jour heureux, des divertissemens

curent lieu sur la mer, et, le soir, le port fut brillamment illuminé.

—La fête de l'exaltation de la Sainte-Croix a été célébrée, à Rome, dans l'église de Saint-Marcel des religieux servites. Mgr. Castellani, évêque de Porphyre, a officié. Les membres du sacré collège ont assisté à cette solennité, et ils ont été remerciés par le cardinal Patrizi, protecteur de l'illustre archiconfrérie établie dans cette église sous l'invocation du très saint crucifié.

—Sa Sainteté voulant expérimenter par elle-même l'excellence des trois pyroscaphes dont sa sollicitude vient de doter la navigation intérieure de ses États, est montée, le 22 août, au milieu des applaudissemens d'un peuple chéri, sur le plus grand des pyroscaphes, et s'est rendue, accompagnée d'un cortège peu nombreux, à la basilique *Ostiense*, actuellement en construction. Le capitaine Cialdi, commandant de la flottille pontificale, a reçu, ainsi que tout le corps d'officiers, des marques de la bienveillance et de la satisfaction hautement manifestées du Saint-Père. La perfection du mécanisme, la remarquable structure du navire ont été exposées à Sa Sainteté, qui a pris le plus vif intérêt à considérer ce chef-d'œuvre de l'industrie moderne. Les bateaux marchent avec non moins de célérité que de régularité, sans la plus petite secousse.

Après avoir mis pied à terre sur la rive du côté de la basilique *Ostiense*, Sa Sainteté a examiné en détail tous les travaux, les marbres de Carrare sous le ciseau des ouvriers, et principalement les blocs d'albâtre envoyés par le vice-roi d'Égypte et transportés à Rome par le capitaine Cialdi. Les blocs sont transformés actuellement en colonnes de l'ordre corinthien, de la longueur de 32 palmes romaines; ces colonnes n'ont plus besoin que d'être polies. La beauté des albâtres est admirable; ils formeront un des plus magnifiques ornemens de la nouvelle basilique. Sa Sainteté, avant de se retirer, a adoré le Saint-Sacrement, et a voulu rendre un tribut de vénération à l'apôtre des gentils, en mémoire de qui s'élève le temple de la voie *Ostiense*.

—On écrit de Rome :

« La distribution solennelle des prix du Collège Romain a eu lieu le 6 de ce mois. Elle était présidée par S. Em. le cardinal Patrizi. Parmi les docteurs en théologie dont la création a été promulguée, nous avons entendu avec plaisir les noms de MM. les abbés François de la Bouillerie, du diocèse de Paris, et Paul Véron, de celui du Mans. Ils avaient l'un et l'autre suivi pendant quatre ans les cours du collège, et ils s'y étaient distingués. M. l'abbé Cazalés a été promu au grade de bachelier; de plus, mention très honorable a été faite de lui pour la classe de dogme et d'hébreu. Le jeune Jules de Belviala, du diocèse de Nîmes, quoique élève de la première année seulement, a été proclamé comme un de ceux qui se sont le plus signalés pour le dogme, la morale et l'histoire ecclésiastique. Les jeunes Polonais, que tant de liens rattachent à la France, ont obtenu, selon leur louable coutume, plusieurs nominations.

« On comptait cette année plus de deux cents élèves en théologie au collège Romain. »

FRANCE.

—L'internonce apostolique a procédé aux informations de Mgr. Dufêtre, évêque nommé de Nevers. Le prélat part le mardi 27 pour Bourg, où il va prêcher la retraite ecclésiastique du diocèse de Belley.

—La retraite ecclésiastique du diocèse de Paris a été ouverte le lundi 26. Elle est prêchée par M. l'abbé Millet, et Mgr. l'archevêque en préside les exercices, auxquels assiste un clergé très nombreux. Mgr. l'archevêque nommé de Tours et M. l'internonce apostolique s'y trouvaient le premier jour.

—Nous lisons dans l'*Orléanais* :

« Une guérison extraordinaire vient d'avoir lieu à Orléans par l'intercession de Notre-Dame de Roc-Amadour, en faveur d'une pauvre fille atteinte d'un mal affreux. Elle avait la hanche déboîtée et une énorme tumeur couvrait la partie malade jusqu'à rendre impossible une éparation devenue nécessaire.

« Le médecin qui la voyait assidûment ne dissimulait pas ses inquiétudes, et, dans l'hypothèse fort peu réalisable d'une guérison, il assurait que la malade ne recouvrerait l'usage de ses jambes qu'au bout de deux ans.

Il y a quelque temps, M. l'abbé Caillau, supérieur de la maison ecclésiastique de Saint-Euverte, auteur d'un livre bien connu sur le pèlerinage de Notre-Dame de Roc-Amadour, au diocèse de Cahors, parlant pour ce lieu de dévotion célèbre, engagea la fille malade à se recommander à la Sainte-Vierge. Il fut convenu que M. Caillau ferait une neuvaine à Notre-Dame de Roc-Amadour en faveur de la pauvre fille, qui, de son côté, s'unirait aux prières dites à son intention.

« Le dimanche où la neuvaine finit, la malade recevait la sainte communion, qui lui était apportée par un des vicaires de la cathédrale, quand, vers dix heures du matin, elle sentit s'opérer en elle un changement extraordinaire et subit. Elle éprouvait le besoin de se lever, de marcher; elle essaie, elle est guérie. Plus de douleurs, plus aucune trace d'excroissance de chair, ni de tumeur. Le mal a complètement disparu, à un tel point que le médecin ne peut s'empêcher de reconnaître que la main du Seigneur a opéré un prodige.

—Sur la demande de l'évêque de Saint-Flour, le gouvernement vient d'établir à St.-Mamet, chef-lieu de canton, un second vicariat rétribué sur les fonds du trésor.

M. le ministre, sur la demande de M. Dessauert, a fait don à la cathédrale de Saint-Flour d'un Christ au tombeau, ouvrage d'un des meilleurs sculpteurs

de la capitale, M. Faugenet. M. le ministre des cultes vient d'allouer un crédit d'environ 8,000 francs pour la construction du mausolée destiné à recevoir le Christ. M. Faugenet doit se rendre incessamment à St.-Flour pour diriger l'exécution des travaux.

—Des deux sujets mis au concours pour 1843 par l'Académie de Nîmes, nous mentionnerons le premier, dont l'objet est de déterminer l'influence du christianisme sur l'esprit de famille. Les concurrents devront examiner les modifications que l'Évangile a apportées dans les lois qui ont réglé les rapports de la famille, comme dans les mœurs de la société domestique, depuis la conversion de Constantin jusqu'à nos jours. Ils diront ce que sont devenues, sous la loi, ce qu'étaient sous l'idolâtrie antique, les relations des pères, des mères et des enfans, des époux et des épouses, des frères, et des sœurs. Ils indiqueront les altérations profondes qu'a subies l'esprit de famille sous l'empire des attaques dirigées dans le siècle dernier, et continuées dans le nôtre contre le christianisme.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

—On lit dans la *Gazette du midi* :

« Nous nous empressons d'annoncer l'arrivée d'une troupe musicale bien intéressante. Les chœurs des montagnards du Béarn, après avoir excité, dans une grande partie de l'Europe, l'intérêt le plus vif et une véritable admiration, viennent de se faire entendre à Marseille. C'est le bateau à vapeur le *Minos* qui les a amenés avant-hier soir d'Italie, où ils ont recueilli, comme partout, les témoignages de l'enthousiasme public.

« La note suivante achèvera de rappeler les titres des nouveaux arrivans : « L'élite des quarante montagnards français, élèves du Conservatoire de Musique chorale de Bagnères de Bigorre (Hautes-Pyrénées), arrivant d'Italie, viennent de débarquer dans nos murs.

« La presse européenne, principalement celle de Paris, Londres, Berlin, Saint-Petersbourg, Moscou, Varsovie, Vienne, Venise, Turin, Florence et généralement de toute l'Italie et de l'Allemagne, nous a successivement entretenus des succès de cette harmonieuse phalange qui tantôt à la cour des souverains, sur leurs théâtres et dans les parcs, tantôt dans les églises, les séminaires et les couvens, a fait entendre ses chants pastoraux et guerriers, religieux et nationaux.

« La cour de Londres et les voûtes sous marines de son tunnel, les clochers de l'anti que Kremlin, les catacombes de Rome et les ruines de Pompéïa, enfin les champs de Waterloo, d'Iéna et de Friedland, d'Austerlitz et de Marengo ont reçu tour à tour l'hommage des improvisations de ces jeunes ménestrels, jetant à travers l'Europe et au bruit de leurs hymnes funéraires ou triomphaux, quelques fleurs sur d'illustres tombes, où reposent des braves et des martyrs, chers au pays et au monde chrétien !

« C'est ainsi que dans ce noble but de secourir leurs frères de la vallée et d'y fonder des établissemens pieux et charitables, l'élite des élèves du Conservatoire Bagnérais, ont quitté, il y a bientôt cinq ans, leurs belles montagnes et leurs chalets paisibles, puis entreprenant le tour de l'Europe, toujours précédés de leur sainte et glorieuse bannière, ces nouveaux ménestrels du 19^e siècle, ces jeunes missionnaires de la Propagande chorale populaire ont fait ennobler leur étendard, par sa comparaison à toutes les cours des souverains, et par la bénédiction de tous les princes de l'Église, couronnée par celle du Souverain-Pontife. Lui-même, on le sait, a voulu les bénir la veille de leur départ de la capitale de la chrétienté, où nos jeunes pèlerins s'étaient enfin rendus pour accomplir avec une persévérance, une ferveur et un courage à toute épreuve, un vœu de religion, se rattachant à une mission toute d'art et de bienfaisance.

« Le journal de Rome du 4 de ce mois, dans sa partie officielle, rend compte de l'accomplissement de ce vœu qui a eu lieu dans la basilique de Saint-Pierre en présence d'une foule de fidèles vivement impressionnés d'une cérémonie si touchante. »

ANGLETERRE.

—Une nouvelle église catholique, élevée par la munificence de sir Charles R. Tempest, et de sa sœur Miss Monique, vient d'être solennellement dédiée au service du Très-Haut, par M. l'évêque de Trarice. Après la cérémonie, un sermon a été prêché par le R. P. W. Sibthorp.

—On écrit de Braga, 6 septembre :

Des symptômes d'anarchie ont éclaté ici : on excitait depuis quelque temps le peuple à se soulever contre la dime. Au sortir de la messe de midi, on a commencé à crier sur la place publique : *Vive la Reine ! À bas les dîmes et les contributions !* Le bataillon d'infanterie a aussitôt fait promener des patrouilles de Saint-Victor, où les rassemblemens étaient très compactes; il a fallu que la troupe chargât les armes. On a intimidé de cette manière les agitateurs. Quelques arrestations ont eu lieu. La tranquillité est rétablie.

—Le docteur Kennedy évêque de Killaloe, et un grand concours d'ecclésiastiques du Decanato se sont réunis à Birr, où miss Beckett, dame de haute naissance, convertie au catholicisme, a été admise parmi les Sœurs de l'ordre de la Merci. M. Spencer a prêché le sermon de réception.

—Ouverture de l'église de Sainte-Marie à Glasgow. — Cette nouvelle église, à l'usage du district oriental de la ville, vient d'être ouverte. Un service solennel a été célébré par Mgr. l'évêque Murdoch, et le sermon a été prêché par le père Mathieu, en présence du vicaire apostolique Mgr. Gilles et d'un nombreux concours d'ecclésiastiques et de fidèles. Le prédicateur a parlé de la détresse présente et a plaidé la cause des pauvres et des affligés avec un éloquent enthousiasme qui a pénétré les cœurs.

—Un grand nombre d'ouvriers sont occupés à bâtir une nouvelle église catholique à Newcastle.

—On se formera une idée de la propagande protestante anglaise et des immenses ressources dont disposent les associations religieuses de Londres, en apprenant à quelle somme énorme s'élèvent chaque année leurs recettes. Pour ne parler que de l'année dernière, le total des fonds reçus par ces associations monte à dix-huit millions quatre-vingt-un mille huit cent vingt-cinq francs. Cet argent, qui provient de donations volontaires, est employé à faire de la propagande, non-seulement dans le royaume-uni, mais dans toutes les parties du monde. Des secours sont envoyés de Londres aux pauvres associations réformées de la France et du continent. A l'aide de ces secours s'impriment ces brochures impies dont nous avons, dans plus d'une occasion, signalé les ventes ou distributions gratuites dans nos campagnes.

L'or est la seule arme qui reste à l'Angleterre pour lutter contre la vérité. Mais quelque grande que soit l'influence de ce précieux métal, son règne ne saurait être de bien longue durée : déjà le déclin du protestantisme fait pressentir le jour où l'or n'aurait plus la puissance d'attacher les consciences à l'erreur.

Les dénominations des associations religieuses de Londres sont à elles seules une éloquente protestation contre le principe qu'elles cherchent à faire prévaloir ; car elles attestent les divisions intérieures qui rongent aujourd'hui le protestantisme anglais et qui préparent, en dépit des livres sterling, la ruine d'une Eglise née de l'avarice et de l'orgueil.

—Une Anglaise, née à Arrowe, dans le Worwicksire, madame veuve Stern, âgée de quarante-sept ans, a dernièrement abjuré le protestantisme, dans l'église de Saint-Eloi, à Dunkerque, entre les mains de M. de Lacter, doyen-curé de cette paroisse. En 1838, elle avait consenti à la conversion de ses quatre enfants, qui tous ensemble ont abjuré, dans la même église, la religion Anglicane.

IRLANDE.

—Il est consolant de voir les immenses bienfaits que répand le ministère de l'Eglise catholique dans les nombreuses prisons et dans les pénitentiaires des différentes parties de l'Irlande. Récemment le R. B. Kirby, chapelain du pénitentiaire général de Richemond, a préparé quelques centaines de prisonniers, par un cours d'instruction religieuse, à la réception du Saint-Sacrement avant leur départ pour Botany-Bay. Le zèle de R. D. Murphy, comme chapelain de la maison de l'Union de l'industrie de Dublin et des hôpitaux qui y sont attachés, a été d'un grand secours à la cause de l'ordre et de la moralité. Ses exhortations du dimanche et ses instructions sur le catéchisme ont éclairé et consolé les mille prisonniers confiés à ses soins spirituels. Parmi les 90 condamnés embarqués depuis peu de jours à Kings'own pour la nouvelle Galles méridionale, pas moins de 80, qui étaient catholiques, furent préparés aux Saints-Sacrements et reçurent la communion des mains du R. Georges Canavan, le zélé pasteur de Saint-James et chapelain de la prison, et depuis peu de temps, 160 pauvres condamnés se sont acquittés de leurs saints devoirs entre les mains de ce même ecclésiastique.

—Le 16 septembre dernier le très-révérend Dr. Walsh, coadjuteur d'Hallifax, Nouvelle-Ecosse, partit de Waterford au milieu des bénédictions et des meilleurs souhaits de ses concitoyens de toutes les classes pour l'heureux succès de la difficile et importante mission dans laquelle il allait entrer. Sa Seigneurie devait accepter un grand déjeuner à Salthill le 26.

PRUSSE.

—A son passage à Trèves, le roi de Prusse a visité l'hôpital tenu par les Sœurs de Saint-Charles, dont la maison-mère est à Nancy. Cet établissement, où règnent une propreté et un ordre admirables, a tellement plu à S. M., qu'elle a manifesté à la supérieure l'intention d'établir, dans les principales villes de son royaume, des maisons semblables et d'instituer celle de Trèves maison-mère.

RUSSIE.

—On lit dans la *Gazette d'Augsbourg* :
 "L'allocution du Pape, concernant les griefs de l'Eglise catholique russe, a produit une sensation profonde parmi nous. Mais il est douteux que qui que ce soit se permette d'en parler en Pologne. Les empicétemens de l'Eglise grecque ne s'arrêtent point, surtout depuis que la faculté de théologie catholique a été transférée de Wilna à Saint-Petersbourg. Le gouvernement ne trouvera aucune résistance chez les Prêtres qui ont fait leurs études dans cette ville. La Russie se détermine par cette maxime : *Quod scripsi, hoc scripsi*. S'il arrive à un prêtre catholique de se régler sur Rome, au lieu de prendre ses inspirations dans le cabinet impérial, les murs d'un cloître s'élèvent bientôt entre le monde et lui."

On voit quelle triste condition est faite aux prêtres et aux fidèles catholiques par le Dicoletion moderne. Heureusement, ce qu'il écrit, il ne l'écrit pas en caractères ineffaçables, et, quelle que soit sa puissance, elle n'empêchera pas l'Eglise de les faire disparaître, comme elle a fait disparaître ceux qui tagaient sur leurs colonnes triomphales les persécuteurs romains.

Les mesures prises par Nicolas, pour que la voix du chef de l'Eglise ne parvienne pas jusqu'aux oreilles de ses sujets, trouvent qu'il a compris toute la portée de l'acte pontifical ; en même temps qu'elles donnent un démenti formel à ces paroles que nous lisions hier dans un journal de Paris, le *Globe* :

"La lettre du Pape n'a pu jeter aucun trouble dans l'âme de l'empereur Nicolas, dont le caractère ferme et énergique ne s'émeut pas pour si peu de chose."

Nous croyons en effet que pour Nicolas la vérité et la justice sont peu de chose et qu'il se rit des plaintes du Saint-Siège ; mais toujours est-il certain que sa politique suppose aux peuples soumis à sa domination, d'autres sentimens et redoute que l'allocution pontificale ne soit à leurs yeux une assez grande chose pour émouvoir leurs âmes.

POLOGNE.

—Dieu envoie des consolations à son Eglise, même dans les lieux et au moment où il semble la délaisser. Voici un fait dont nous garantissons l'exactitude :

Le nombre des juifs qui ont abjuré le judaïsme et embrassé le catholicisme, dans la seule ville de Varsovie, dans le courant de l'année 1841, dépasse le chiffre de QUATRE CENTS.—Le nombre de juifs qui ont embrassé le schisme grec est minime ; cependant, le juif qui se fait catholique n'a à attendre que des persécutions : le juif qui se fait grec n'a à attendre que des faveurs.

Autrefois, les conversions des juifs étaient bien moins nombreuses en Pologne, et on ne manquait pas de les attribuer à des motifs humains ; car le juif qui se convertissait était fait noble. Aujourd'hui, les juifs devenus catholiques ne sont pas faits nobles, bien au contraire, et les conversions se multiplient.

Ce ne sont pas des juifs seulement qui se convertissent, et ce n'est pas en Pologne seulement que des conversions ont lieu. Il se fait dans toutes les parties de la Russie comme un grand travail de régénération, que hâtent les persécutions de Nicolas et les apostasies même qu'impose sa tyrannie à des consciences plus faibles que perverses ; plus ignorantes que coupables. Mais il ne nous est pas encore permis de dire tout ce que nous savons, ni de montrer le doigt de Dieu écrivant déjà dans les cœurs ce que les événemens feront tôt ou tard paraître au grand jour.

BELGIQUE.

—On lit dans l'*Emancipation* de Bruxelles :

"Notre correspondance particulière de Saint-Petersbourg nous apprend que la déclaration de S. S. Grégoire XVI, qui résume les griefs de l'Eglise catholique contre l'empereur de Russie, a produit une vive impression sur le gouvernement de ce pays et sur l'autocrate lui-même qui ne s'attendait pas à cet acte d'énergie et de résolution de la part de la Cour de Rome. Il ne serait pas impossible, nous écrit-on, que l'empereur Nicolas n'eût pris une façon d'agir plus amicale avec la France que pour amener par son intermédiaire un rapprochement avec la cour pontificale."

—Une lettre de Bruxelles, que nous avons sous les yeux, assure que la fille aînée du duc d'Arenberg se dispose à embrasser l'état religieux. Le duc s'est retiré avec sa famille dans l'une de ses terres et l'on ajoute que la jeune demoiselle a obtenu déjà le consentement de ses parens.

HOLLANDE.

—D'après une lettre de M. Vandervoort, curé au Helder, quatre protestans de la Hollande septentrionale se sont récemment convertis à la vraie religion. En outre, un certain nombre d'enfans, baptisés hors de l'Eglise catholique, y viennent déjà pour recevoir l'instruction ; plusieurs autres personnes se font également instruire, et seront bientôt admises aux sacremens, si elles persistent dans leurs résolutions.

SUISSE.

—La ville de Saint-Maurice, bâtie à l'endroit même où la légion thébécenne a été massacrée, célèbre avec pompe chaque année la fête de saint Maurice, et voit accourir dans ses murs, des pays et des cantons qui l'avoisinent, de nombreux fidèles empressés de s'unir à elle dans un même concert d'hommages et de piété. Cette année, le concours habituel, bien que diminué par un temps pluvieux et froid, ne laissait pas que d'édifier par l'empressement et la ferveur de ceux qui avaient bravé la rigueur de la température pour accomplir leur pèlerinage. Après la messe pontificale, célébrée par M. l'évêque de Bethléem, et à laquelle assistait un clergé nombreux, venu en parti de la Savoie, l'antique châsse, renfermant les reliques de saint Maurice a été portée processionnellement dans les rues de la ville. Un détachement de la milice ouvrait la marche, et le conseil de la bourgeoisie suivait le clergé.

SMYRNE.

—M. Bally, curé de Boudja, a procuré par son zèle la construction d'une église, qui a été placée sous le vocable de saint Jean, patron du village. C'est par ses soins que les collectes nécessaires ont été recueillies, que l'édifice s'est élevé, et qu'un beau tableau de saint Jean, qui orne le grand autel, a été exécuté à Constantinople. La dédicace de cette nouvelle église a eu lieu avec la plus grande pompe. M. l'archevêque de Smyrne, la plus grande partie du clergé et M. le consul-général de France ont assisté à cette solennité religieuse, qui avait attiré un grand concours. A neuf heures du matin, le saint-Sacrement a été porté processionnellement à l'église, et M. l'archevêque a officié à une messe chantée, suivie d'un discours d'inauguration prononcé par M. l'abbé Alberti.

ILES ANTILES.

—Six religieuses vont à Curaçao se dévouer à l'instruction de la jeunesse au milieu de la mission catholique de cette île.

ETATS-UNIS.

—Trois religieuses des sœurs de Notre-Dame sont parties de Namur, le 5 septembre, pour se rendre aux Etats-Unis, où elles fonderont, à Cincinnati, une maison de leur congrégation.

—On sait que le gouvernement du Chili avait dépouillé le clergé régulier ; les choses en étaient venues au point que l'évêque métropolitain avait été obligé de quitter le pays ; au dehors, de sérieuses difficultés en étaient résultées avec Rome. Le général Prieto, tout en sanctionnant les ventes déjà faites d'une partie de ces propriétés, et elles étaient en petit nombre, a fait annuler la confiscation qui avait été prononcée, et remis le clergé en possession de ses propriétés. Au dehors il a établi les bons rapports avec Rome, récemment les affaires ecclésiastiques ont été réglées avec le Saint Siège.

NOUVELLES POLITIQUES.

FRANCE.

GENÈVE.—La fête de J. J. Rousseau, que ses enthousiastes s'étaient proposée de faire célébrer cette année avec une pompe extraordinaire, n'a pu avoir lieu faute de souscriptions payantes. Il est probable qu'il en sera de même à l'avenir, et qu'il faudra renoncer désormais à honorer la mémoire de l'auteur des *Confessions* par une procession et des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles.

—Un accident qui pouvait avoir les plus funestes résultats vient d'arriver à Mgr. l'évêque de St. Claude.

La voiture qui conduisait Monseigneur a versé lundi 5 septembre, sur le chemin de Moisey à l'abbaye d'Accey. Le cheval qui s'est emporté a lancé la voiture sur un des morceaux de pierres qui bordent la route. Heureusement que la violence du choc détacha l'avant train qui fut seul emporté par le cheval à travers les champs. Sans cette circonstance toute providentielle, Mgr. l'évêque et les trois personnes qui l'accompagnaient eussent été infailliblement tués. M. Girod, grand vicaire, a reçu au front une blessure qui heureusement n'offre pas de gravité. Monseigneur n'a pas eu de mal. Le conducteur a été le plus maltraité. Cependant son état ne présente rien d'alarmant.

ANGLETERRE.

—On lit dans le *Times* :

“Contre toute attente, la situation des districts manufacturiers ne s'améliore que fort lentement. A Manchester et à Stockport, les usines sont ouvertes, les cheminées fument, mais les ouvriers ne répondent pas à cet appel et continuent de rester oisifs. Dans un grand meeting tenu par les coalisés, il a été décidé que l'on persisterait dans la conduite suivie jusqu'ici, parce que tout annonçait que les maîtres allaient céder. D'un autre côté, les manufacturiers protestent contre les idées de concession qu'on leur prête, et tiennent de fréquentes conférences à ce sujet.”

—On lit dans le *Globe* de Londres du 26 septembre :

“A bord de quelques bâtimens de la marine royale on a remplacé la peine du fouet par une punition qui produit de salutaires effets : on dresse sur le pont deux gros tonneaux, on y place les coupables pendant quelques heures, coiffés d'un bonnet comme celui que dans les écoles on appelle le bonnet de fou. Devant le tonneau est un écriteau indiquant le délit commis par le patient. Celui-ci se trouve ainsi exposé aux regards des curieux qui visitent ce bâtiment et aux railleries de ses camarades.

—Un portrait de feu lord Sydenham vient d'être placé dans une des niches de la galerie du *Reform Club* vis-à-vis celui de feu lord Holland.

Le marquis Wellesley est mort le 26 septembre après une courte maladie, à l'âge de 63 ans.

—Le *Globe* anglais propose le remède suivant pour combattre le choléra qui, dit-il, fait des ravages dans diverses parties du royaume : prendre deux quantités égales d'esprit de sel volatilisé, d'essence de menthe et de laudanum liquide (un quart d'once de chaque liquide), mettre les liquides dans une bouteille, mettre ensuite une cuillerée de thé dans un demi-verre d'eau-de-vie, ajouter un peu d'eau chaude, avaler le tout, renouveler la dose au bout de deux heures s'il est nécessaire. Le remède a rarement manqué de produire un soulagement presque immédiat, et une seconde dose opère guérison complète.

IRLENDE

—On lit dans le *Dublin Packet* :

“Nous avons lieu de croire que la reine et le prince Albert ont l'intention de visiter l'Irlande, l'été ou l'automne prochain.”

ESPAGNE.

—Le *Peninsular*, de Madrid, prétend que le voyage de M. Olozaga dans le Nord a non seulement pour but la négociation d'un traité de commerce, mais aussi celle d'un mariage pour la reine Isabelle, à laquelle on paraît vouloir donner, dit ce journal, un Cobourg pour époux.

BAVIÈRE

—Le Roi et la famille royale de Bavière étaient présents à la fête de l'inauguration de la statue de Mozart à Salzburg ; cette cérémonie eut lieu le cinq septembre avec une grande pompe.

CHINE.

—En Chine, les Anglais n'ont point avancé d'un pas, quoique la mousson du sud-ouest, qui doit conduire la flotte de l'amiral Parker dans le nord, fût déjà parfaitement établie à la date des dernières nouvelles, quoique les renforts attendus depuis longtemps fussent déjà arrivés pour la plus grande partie. On ne nous explique pas la cause de cette inaction.

Les journaux annoncent, comme la dépêche télégraphique, que l'empe-

reur s'est sauvé en Tartarie ; mais pourquoi l'empereur se sauverait-il ? C'est la coutume des empereurs, à ce qu'il paraît, d'aller passer tous les ans quelques mois de la belle saison en Tartarie ; et quoique ce soit montrer un grand dédain pour la puissance européenne que de ne pas vouloir déroger à ses habitudes dans les circonstances actuelles, il est cependant assez probable que ce voyage de l'empereur ne veut pas dire autre chose.

INDES.

—On lit dans le *Globe* :

“On nous communique les détails suivans sur le sort des prisonniers d'Ukhar-Kan.

“Lady Sale écrit que Ukhar-Khan traite avec beaucoup d'égards les dames prisonnières. Il dit maintenant qu'il comprend pourquoi les Européens n'ont qu'une seule femme. La conduite héroïque de lady Sale a dû lui donner, du caractère des femmes, une opinion qu'il n'avait pas eue jusqu'alors.

“Lady Sale annonce que, dans les premiers jours du mois de février, elle a reçu un paquet contenant des vêtemens envoyés par les officiers de Jellalabad. Depuis le 6 janvier, jour de la malheureuse affaire de Caboul, elle n'avait pu changer de vêtemens. Lady Sale, sa fille, M^{me} Sturt, qui était sur le point d'accoucher, le lieutenant Mein, M. et M^{me} Wallace, M^{me} Trevor avec ses sept enfans et son domestique européen, sont enfermés dans une chambre du fort Longham. Lady Macnaghten est dans une autre pièce. Il n'y a ni table ni chaise ; cependant ces dames sont parvenues à se procurer de petits tabourets. Lady Sale mangeait dans la même assiette que sa fille et le lieutenant Mein. Ukhar fournit du riz aux prisonniers, chaque jour on tue trois moutons qui sont destinés à leur nourriture. Notre amusement, dit lady Sale, consiste à voir une hirondelle faire son nid dans notre chambre. Nous n'avons d'autre livre qu'une Bible et un livre de prières que nous avons eu le bonheur de ramasser sur la route de Caboul. Le lieutenant Mein lit les prières tous les jours.

“M^{me} Lundsdey, a été tuée au moment où elle tentait de s'évader de Ghuznée en uniforme d'officier. Son mari avait été sabré.

“Il est impossible de dire quand les prisonniers recouvreront leur liberté. Le général Sale a offert 30,000 roupies pour sa femme et sa fille, mais il y a eu refus formel.

“On ouvrait dans tout l'Afghanistan des souscriptions en leur faveur.”

Révolution de Serbie.—Les événemens de la Serbie ont marché avec rapidité. Suivant les nouvelles de Belgrade, du 16 septembre, la révolution était accomplie. Les sénateurs et les nobles ont tenu, en présence du commissaire impérial Shekib Effendi et Kiamil, pacha de Belgrade, une assemblée générale à laquelle ont pris part plus de 12,000 Serbiens. La déchéance du prince Michel et de sa famille a été résolue à l'unanimité, et l'on a proclamé le prince Alexandre Pétrowitch, petit-fils de Czerni-George, chef des Serbiens dans la guerre contre les Turcs. Les agens de la Porte ont donné leur assentiment, et des Tartares ont été expédiés à Constantinople pour en rapporter le fetwa de déchéance du prince Michel et le hattî-shérif de la nomination du nouveau prince. Celui-ci est le filleul de l'empereur Alexandre, et il a été élevé en Russie dans une académie militaire. Il avait déjà un grade.

Avant ce résultat, on avait employé tous les moyens pour l'assurer. Des arrestations ont eu lieu. Les officiers, qui, se croyant toujours liés par leur serment au prince Michel ont refusé de prêter serment au gouvernement provisoire, ont été arrêtés et conduits à Kragujewatz.

Qu'advient-il de cette révolte ? Faudra-t-il voir encore un prince dépossédé au profit d'une sédition ?

ÉTATS-UNIS.

—Le cabinet des États-Unis a communiqué à la légation française une note où il explique la situation de la république après le traité négocié avec lord Ashburton. Il y déclare que, pour aucune cause, il ne lui est possible d'admettre une nation étrangère au partage du droit de souveraineté à bord des vaisseaux américains. L'Union est prête à s'entendre avec toutes les puissances pour faire observer rigoureusement par ses nationaux les lois qu'elle a rendues contre la traite et qui datent du commencement du siècle ; mais jamais elle ne permettra à une autorité étrangère de poser le pied sur un de ses navires. “Elle tient trop, dit la note, à son honneur et à l'indépendance de son pavillon.”

Voilà le dernier traité, tel qu'il est compris, accepté, commenté par le cabinet des États-Unis. M. Guizot voudra-t-il faire moins pour nous que n'a fait l'Amérique pour elle-même ? Il ne s'agit plus de régiement le droit de visite ; il faut le supprimer entièrement, en révoquant ces traités de 1831 et 1833 qui ont valu à notre marine marchande tant de vexations, et au pavillon français tant d'insultes.

LA NUIT DE SAINT-NICOLAS.

Le 6 décembre n'attendait plus que peu d'instans pour naître. L'aiguille de la vieille pendule de Boule, accrochée contre les parois du salon de ma mère, allongeait son petit bec ciselé, représentant une tête d'aigle, vers le gigantesque chiffre XII. Ce chiffre, il me semble le voir encore, était peint en émail noir, dans une rosace d'argent rehaussée par un cercle de damasquinages fantastiques. Ma mère et mes sœurs déposaient en d'énormes souliers de carton, qui semblaient la chaussure antédiluvienne de quelque géant, des gâteaux,

des bon-bons, des friandises et des jouets. Mon père, assis, les regardait faire en souriant, tandis que Samuel aidait les trois femmes.

Samuel était un vieil oncle septuagénaire, et le poète de la famille. Nul ne savait et ne contait, comme lui, des histoires étranges et merveilleuses. Il fallait l'entendre dire, de sa voix chevrotante et douce, les chroniques trouvées sur les pages noircies de vieux bouquins que personne ne lisait plus : on oubliait le tems à l'écouter.

—Voici, dit ma sœur, tous nos apprêts de la Saint-Nicolas terminés. Il ne reste plus qu'à placer dans l'âtre éteint les grands souliers de carton. Demain, quand s'éveilleront les enfans, ils trouveront les trésors apportés du ciel par saint Nicolas et par son baudet. Leur joie sera grande ! Il me semble déjà que je les vois, en chemise, assis sur leurs petits talons roses déplier chacun de ces objets en jetant des cris de surprises et de joie.

—Hélas ! ajouta mon père, que ne sommes-nous encore petits enfans ! Hélas ! que sont devenues notre foi naïve et nos douces superstitions !

—Il nous reste encore une des jouissances de ces tems heureux, se hâta d'interrompre ma mère, toujours comme le Samaritain de la parabole, prête à verser sur la pluie d'un chagrin le baume d'une consolation, c'est le plaisir d'écouter les histoires de nourrices de notre excellent oncle Samuel.

—J'en sais une belle et une terrible, dit le vieillard, qui trouvait un grand bonheur à se faire écouter, à exciter des émotions dans son petit auditoire, et à conquérir, comme il le disait, des succès dramatiques en miniature.

Il se rapprocha du foyer, se consolida dans son fauteuil et commença :

En 1509, on voyait encore dans la vaste salle de l'hospice Saint-Julien, à Cambrai, un lit à hautes colonnes : les magnifiques sculptures de ce meuble en chêne formaient un singulier contraste avec les humbles couches disposées alentour. Le lit noir, comme on l'appelait, malgré sa richesse, et quoiqu'il fût plus commode que les autres, restait toujours vide. Plusieurs fois on avait essayé d'y placer des malades ; il s'y était toujours refusés, et préféraient renoncer aux soins des sœurs de St-Vincent, plutôt que de les obtenir aux prix d'une pareille concession. Un jour, un ancien militaire, étranger au pays, fut gravement blessé, amené à l'hôpital et couché dans le lit noir. Le lendemain, au point du jour, on trouva le malheureux pâle tous les membres agités par un frisson convulsif, et le visage baigné d'une sueur glacée. Sa raison paraissait troublée, tant il avait souffert durant cette nuit sinistre.

La blessé voulut quitter sur-le-champ l'hôpital, malgré le danger de son état et quoiqu'il y allât de sa vie.

Le médecin de la maison de la charité était un homme de cœur de sang-froid, et tout-à-fait étranger à l'esprit de superstition. Il résolut de démontrer le ridicule de pareilles terreurs, et déclara qu'il passerait, à son tour, la nuit dans le lit noir. En effet, il vint s'y installer vers dix heures, se fit donner de la lumière, déposa des livres sur les tablettes attachées contre le mur, et prit, en un mot, toutes les dispositions d'une personne qui compte se préparer, par l'étude, à un paisible et bon sommeil. Vers une heure du matin, on l'entendit se lever précipitamment. Il paraissait agité, ne répondit à aucune des questions que lui adressèrent les sœurs alarmées, passa la nuit à se promener dans l'immense dortoir, et resta livré à une lugubre méditation jusqu'au moment où parut le jour. Alors il fit venir les infirmiers, ordonna de démonter le lit, et en fit porter les différentes pièces dans une cour voisine. Les infirmiers les déposèrent contre les fenêtres d'un petit bâtiment occupé par le concierge. Les enfans de cette maison, qui dormaient paisiblement, s'éveillèrent en jetant des cris d'effroi, et l'un d'eux fut pris de convulsions qui se calmèrent seulement après que son père eut enlevé le lit noir et transporté toutes ses diverses pièces au fond du jardin. Une de ces pièces tomba sur la jambe du concierge et le blessa gravement. Prévenu de ces nouveaux accidens, le médecin voulut que l'on couvrit de paille le lit noir et qu'on le réduisit en cendres, la flamme eut à peine rencontré le bois maudit qu'elle s'éleva comme une montagne de feu. Le vent souffla d'une manière étrange et mugit violemment ; la terre trembla ; enfin le clocher de la vieille cathédrale s'écroula tout à coup avec un bruit horrible. Il faillit engloûtir sous ses ruines l'hospice Saint-Julien et jeta ses plus larges pierres sur les débris embrasés que le feu achevait de dévorer.

De si lugubres accidens ne pouvaient manquer d'exciter la curiosité générale. On pressa de questions le médecin, on l'interrogea sur les détails de la nuit qu'il avait passée dans le lit noir. Il éluda d'abord de répondre. Quand on l'eut poussé, à force d'indiscrétion, jusque dans ses derniers retranchemens, il déclara que personne ne

saurait jamais rien de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait entendu. Pendant qu'il faisait cette réponse, ses yeux devenaient hagards, ses traits se décomposaient, et ses cheveux blancs se hérissaient sur sa tête.

Pendant, mille bruits mystérieux couraient encore sur le lit noir, on racontait que les sœurs de Saint-Vincent avaient jeté de l'eau bénite sur les cendres éteintes de ce meuble réproché, et que les cendres avaient frissonné sous l'eau sainte, comme si elles eussent été de fer rouge. Rien ne poussait, pas même un brin d'herbe, à la place qu'elles avaient couverte ; enfin, depuis que leurs débris gisaient dans l'ancien cimetière où on les avait portés, le fossoyeur n'abordait plus qu'en tremblant l'enceinte dans laquelle naguère il creusait gaiment des fosses, même à minuit ! même le vendredi !

Un vieux savant, homme laborieux, habitué à vivre plus parmi les in-folios que parmi ses voisines, ne vit pas sans surprise deux des plus jeunes et des plus jolies de ces voisines entrer, par un après-midi, dans son poudreux cabinet, et lui exposer qu'elles avaient besoin de recourir à sa science. A peine eurent-elles prononcé le mot de *lit noir*, que la physionomie douce et rêveuse du savant prit une expression inquiète.

Elles lui contèrent que le lit noir était détruit, et quelles circonstances sinistres en avaient signalé la destruction.—Jamais, dit-il, je n'ai vu un plus précieux monument de l'art au quatorzième siècle, et cependant je ne puis m'empêcher, oui, moi, antiquaire, de penser avec plaisir qu'il n'existe plus. Je ne suis point de ceux-là qui nient la puissance des esprits rebelles, et qui ne croient point à la perfidie du démon. Depuis bien des années Satan a écrit de son ongle terrible, sur le lit noir, le mot *fatalité*. Dieu seul connaît les tristes nuits que l'ange du mal a données aux malheureux dont les membres sont reposés sur cette couche de douleur ! Bien des fois je suis allé considérer ses quatre colonnes tordues : elles supportaient un fronton sur lequel l'artiste avait ciselé des guirlandes de roses et de bluets ; au milieu se dressait un écu surmonté de la couronne de comte ; les armoiries en avaient été effacées ; il n'y restait plus de reconnaissable que les traces d'un bras qui brandissait une épée et qui se détachait sur-le-champ. De grands rideaux d'une tapisserie de laine brodée à l'aiguille montraient leurs longues files de chevaliers avec leurs hommes d'armes. Des écuyers, des pages, des dames, le faucon sur le poing, chevauchaient sur les haquenées blanches avec une grâce naïve. On voyait au milieu de la courte-pointe façonnée d'une étoffe de soie, et ouvree d'une façon non moins accomplie, une large étoile brune, de forme bizarre et irrégulière. On n'aurait pu dire si cette étoile avait été peinte à dessein sur la courte-pointe, ou bien si elle était une tache, résultat de quelque accident.

A quelle famille avait appartenu ce lit ? Comment se trouvait-il dans l'hôpital ? Pourquoi l'avait-on consacré au service des malades ? On peut le savoir par une vieille charte de la maison de Saint-Julien, et plus encore par la tradition, légende souvent plus vraie et plus poétique que les histoires écrites sur le vélin des manuscrits, et même avec les lettres moulées des livres imprimés.

Il y avait en 1206, sous l'épiscopat de Guillaume de Hainaut, dans les environs de Cambrai, une châtelainie nommée le comté d'Esnes.

Toute la noble famille à laquelle appartenait cette châtelainie avait accompagné le roi Louis de France à la croisade. Le vieux comte n'avait point hésité à enmener avec lui son fils aîné Buridan, et même son fils cadet Guillaume. Il laissa, de la sorte, sous la seule protection de Dieu, ses deux bruns, mère chacune d'un fils : encore le digne chevalier regretta-t-il que les jeunes sires n'eussent point la force de tenir une épée, car il les eût conduits également en Terre-Sainte pour conquérir le tombeau du Rédempteur du monde.

Le fils de Buridan se nommait Jehan, et le fils de Guillaume René. Au bout de deux ans, la mère de ce dernier mourut.—Voici que j'ai deux enfans ! dit de sa douce voix la femme de Buridan, qui prit dans ses bras le petit orphelin.

Bien des années s'écoulèrent avant que la châtelaine, restée seule au manoir seigneurial, eût parlé du comte son beau-père, du vicomte son mari, et de sir Guillaume son beau-frère. Les uns prétendaient qu'ils avaient perdu la vie, les autres que les infidèles les retenaient en esclavage.

Après huit années, un jour elle entendit, sous les remparts du château, un cor qui sonnait la fanfare de la maison d'Esnes. Hélas ! elle ne reconnut point l'expression que savait donner à cet air le vicomte Buridan, son mari ; la joie qu'elle avait éprouvée d'abord se changea donc en noir pressentiment.

Ce fut le désespoir dans l'âme qu'elle alla reconnaître ceux qui demandaient à entrer dans le château. A peine parvenue sur les remparts, elle tomba sans connaissance ; car sir Guillaume, seul, donnait du cor, au pied de la poterne.

Quand elle revint à elle, son beau-frère la soutenait dans ses bras, et cherchait à la ranimer. Elle leva les yeux sur lui, et vit qu'il portait au cimier de son casque la couronne de comte; alors elle comprit tout, et s'écria:—Je suis veuve, hélas, mon Dieu! et mon fils reste orphelin!

—Non pas, dit sir Guillaume; car la volonté de monseigneur mon père, à son lit de mort, et la prière de mon frère quand je le reçus dans mes bras, tout sanglant sur le champ de bataille, vous prescrivent de devenir ma femme, afin que vous trouviez en moi un protecteur, et votre fils un père.

La châtelaine regarda le sir Guillaume avec indignation.—Vous mentez! lui dit-elle; vous mentez. Vous vous être trop pressé de voler à votre neveu la couronne du comte dont vous parez impudemment votre casque. Malheureuse! j'ai servi de mère à votre fils, tandis que vous nourrissiez le projet déloyal de perdre le mien. Retirez-vous, traître et félon!

Il reprit avec sang-froid:—J'allais faire demander à notre saint Père le Pape la dispense nécessaire pour accomplir la volonté de deux mourans. Mais puisque vous interprétez ainsi mon obéissance à leurs ordres, qu'il n'en soit plus question! Je mettrai moi-même sur la tête de votre fils Jehan cette couronne de comte que vous me reprochez de lui avoir prise.

Bientôt le bruit du retour de sir Guillaume se répandit dans le pays, et l'on ne tarda point également à se redire tout bas, avec une morne surprise, que la veuve du comte Buridan était passée de vie au trépas, et que son fils Jehan l'avait précédée de quelques jours dans la tombe. On ne put s'empêcher d'abord de remarquer combien ce double malheur avait suivi de près le retour de sir Guillaume, et servait merveilleusement sa fortune. Le nouveau comte témoigna pour tant un si vil désespoir de la mort de son neveu et de sa belle-sœur, il en garda toute la vie une tristesse si profonde, que bientôt les soupçons se turent, et firent place au respect et à la compassion; onques ne le vit-on sourire depuis lors. L'anniversaire du trépas de son neveu était en outre, pour lui, un jour de douleur mystérieuse, durant lequel on le voyait errer comme un insensé et on le voyait proférer des mots sans suite.

De pareilles secousses et des regrets d'une telle violence altérèrent vivement la santé du comte et le menèrent au tombeau quatre ans après la perte de son neveu. René resta donc unique héritier des grands biens de la famille. Seul, sans parent, sans une seule affection sur la terre, il résolut de prendre femme, et de demander la main de la jeune et jolie comtesse de Quiévy. Chacun, dans le Cambrésis, disait avec éloge la bonté, la piété et l'humeur loyale du jeune comte. Plus d'une fois, d'ailleurs, la charmante Giselle avait rougi quand la fanfare d'Esnes annonçait à son père la visite du comte René. Le mariage fut donc vite conclu: toute la noblesse du pays se réunit au château pour le célébrer avec pompe. Une brillante cavalcade ramena l'épouse jusque dans son nouveau manoir, et prit congé d'elle et de son noble mari.

Dès que le bruit des chevaux s'était fait entendre, le chapelain avait en toute hâte pris les dispositions nécessaires pour bénir la chambre nuptiale. A sa grande surprise, les cierges ne brûlèrent que d'une lueur verdâtre; un souffle invisible semblait en tourmenter la flamme, et un orage terrible éclata tout à coup, malgré la sérénité du ciel, lorsqu'il jeta de l'eau sainte sur le lit.

Cependant les jeunes époux, agenouillés devant le prie-dieu, ne prêtèrent point d'attention à ces présages sinistres, tant ils priaient avec ferveur. Ils continuèrent à demander les bénédictions du ciel, jusqu'au moment où un silence profond leur apprit que le prêtre et les serviteurs s'étaient retirés. Alors ils se levèrent. Jugez de leur effroi! deux spectres se tenaient debout devant le lit nuptial. Dans le premier, René reconnut sa tante, la comtesse Buridan; le second était un enfant qui se débattait sous le poids d'un énorme casque de fer, orné d'une couronne de comte. L'infortuné se tordait et faisait d'inutiles efforts pour arracher de son visage la visière qui l'étouffait. En vain ses doigts sanglans se déchiraient sur le masque de fer; en vain ses pieds frappaient convulsivement la terre, rien ne parvenait à le délivrer du fatal fardeau. On voyait ses veines se gonfler et son cou bleuir; on comprenait qu'il étouffait et qu'il agonisait. Au lieu de lui venir en aide, une main armée d'un gantelet frappait à coups précipités sur le casque, et achevait la victime. Pendant ce tems-là, la comtesse, agenouillée, s'efforçait, mais en vain, de secourir le mourant; deux démons la retenaient captive et riaient de son désespoir.

Le lendemain au point du jour, quand le chapelain, au bruit du sifflet d'or de René, entra dans la chambre des mariés, il les trouva en prières, à la place où il les avait laissés la veille.

—Mon père, lui dit le jeune comte, je vais partir avec ma femme pour le château de son père; ni elle ni moi, ne reviendrons jamais dans le manoir d'Esnes. Veuillez prévenir Mgr. l'évêque de Cambrai que je donne en toute propriété cette châtelainie à la cathédrale de Notre-Dame, sous la condition de faire célébrer tous les jours, à perpétuité, trois messes: l'une, pour le repos de l'âme de ma noble tante, la comtesse Buridan, la seconde, à l'intention de mon cousin Jehan, son fils, et la troisième pour demander à Dieu sa miséricorde pour l'âme de mon père. Sur les biens que j'abandonne au chapitre de Notre-Dame de Grâce, j'entends seulement prélever le revenu nécessaire pour la fondation et l'entretien d'un lit à l'hospice Saint-Julien de Cambrai. Le lit noir que voici sera transporté dans cet hospice, et servira à des œuvres pies, sous la condition toutefois que les malades qu'on y placera réciteront aussitôt, et chaque soir, trois *De profundis*.

La comtesse Giselle, ma femme, va se retirer à l'abbaye de Préaux pour y consacrer le reste de sa vie au culte de Dieu. Quant à moi, je pars à l'instant, pieds nus, pour un pèlerinage au tombeau du Sauveur. Je fais vœu de marcher à reculons un pas sur trois, de ne jamais approcher de mes lèvres un seul morceau de viande et de réciter de lieu en lieu les sept psaumes de la pénitence. Puissé-je obtenir, par cette pénitence, le pardon de mes péchés et des péchés de ma famille!

Depuis lors on n'a plus parlé du comte René d'Esnes que pour raconter son retour de Terre-Sainte après quinze ans de voyage, et sa retraite dans un ermitage de la forêt de Mormal, où il passa le reste de sa vie soumis aux plus rudes exercices de la pénitence.

Il fallait que les crimes commis par Guillaume d'Esnes, sur le lit noir, fussent bien grands, puisque le dévouement de son fils et de sa belle-fille, et les expiations qu'ils en firent, ne purent obtenir le pardon céleste. Jamais personne n'a pénétré, la nuit, dans cette couche maudite qui avait vu périr la mère et le fils, jamais personne n'y a reposé sans être assailli bientôt par des fantômes et des visions infernales.

—Voici une histoire bien étonnante, dit mon père en souriant.

Puis il ajouta avec une douce taquinerie: J'en sais néanmoins une autre qui dépasse de beaucoup celle-ci en merveilleux; de plus, elle a l'avantage d'être vraie.

—Qui vous prouve que la mienne ne l'est pas? s'écria l'oncle Samuel, quelque peu froissé dans son amour-propre de narrateur.

Mon père ne répondit point à cette boutade, étendit la main pour obtenir le silence et l'attention de l'assemblée, et prit la parole.

A CONTINUER.

VARIÉTÉS.

—On lit dans l'*Indicateur d'Avignon*:

«Un propriétaire de la vieille rue Jean-Cison, dont les fenêtres ont le privilège d'être depuis plusieurs générations l'asile des hirondelles, eut apercevoir, il y a peu de jours, un papier attaché sous l'aile de l'une de ses locataires. Le papier attaché sous l'aile de l'oiseau portait ces mots en français: «J'habite le Liban; je m'appelle François-Barthélémy Petit-Jean, natif d'Olargues, département de l'Hérault; j'ai quitté mon pays il a trente ans, pour venir prier au tombeau de mon Sauveur; j'espère mourir aux saints lieux que j'ai choisis. Si ce billet tombe entre les mains d'un chrétien, je le prie de réciter un *Ave* pour le père François.»

—Le *Mémorial d'Alix* cite comme venant de la lire de ses yeux la suscription suivante, placée sur une lettre confiée à la poste: A. M. N... ancien employé décaqué, ou, à son défaut, à Mme. X...

A VENDRE

A CE BUREAU 75 exemplaires des ANNALES DE L'ARCHICONGRÈGE DU TRÈS SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE, publiées à Paris; à un scheling le cahier.

AVIS A MRE. DU CLERGÉ.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer les MESSIEURS DU CLERGÉ, qu'il reçoit à l'instant les EFFETS D'ÉGLISES qu'il attendait depuis le printemps, qui consistent en un bel assortiment de Chandeliers et Croix pour autels, Calices, Ciboires, Ostensoirs, Burettes, Porte-Dieu, Ampoules, Bénitiers, Cartons d'autels, Encensoirs et autres articles de ce genre; et aussi un bel assortiment de Draps d'or et d'argent, Gallons d'or et d'argent, et de différentes dimensions.

JOSEPH ROY.

Montréal, 11 août 1842.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTRÉAL:
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, L'IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS: